

# Le Bon Père et le Mauvais Fils

## (Maillezais, sentinelle du Marais – Scène 3)

Michel Duchemin & Gaëlle Hausermann, mai 2012

*Le public arrive sur la butte bordant le côté ouest de l'Abbaye. Là, il découvre Agrippa d'Aubigné faisant l'inventaire de ses bagages. Nous sommes en 1619 et Agrippa d'Aubigné s'apprête à quitter Maillezais. Plusieurs malles sont entassées. L'une d'elle, grande ouverte, contient des livres ; une autre contient des armes. Agrippa feuillette distraitement les premiers. Un domestique paraît qui apporte quelques objets. Ce domestique fait des va et vient entre les malles et le petit passage situé au côté nord de l'abbaye, d'où sortent les affaires qu'on prépare pour le voyage... Quand l'ensemble du public est arrivé, Les lamentations de Jacob que le public a entendues pendant toute sa déambulation s'éteignent. C'est le signal du début de la scène.*

**Agrippa** (s'adressant au domestique) : Etienne, tu n'oublieras pas de remplir cette malle des livres que j'ai rédigés ici. Ce sont les livres de l'ancienne bibliothèque de l'Abbaye que tu as mis là-dedans et non les miens.

*Devant le désarroi du domestique, Agrippa d'Aubigné précise :*

**Agrippa** : Va dans les ruines du logis de l'abbé... Pardon ! Du Palais de l'Evêque. J'oublie toujours que ce monastère était le siège d'un évêché... Sur la table, tu trouveras annotés plusieurs exemplaires de mon recueil de poésie : « Les Tragiques » ainsi que la première édition de mon « Histoire Universelle ». Et ne te trompe pas ! Tu sais lire ? *(le domestique fait signe que oui)* Eh bien, porte ici tous les ouvrages où mon nom est écrit : Agrippa d'Aubigné, ce n'est pas difficile. Et prends-en grand soin !

*Le domestique s'incline et sort. Agrippa se penche sur la malle de livres.*

**Agrippa** : Que peut bien contenir cette malle ?

*Agrippa d'Aubigné extrait de la malle un vieux livre*

**Agrippa** : « Chronique du Moine Pierre »... Ah ! C'est l'histoire de l'Abbaye de Maillezais aux temps de sa fondation. Etonnant que cet ouvrage ait passé les siècles... Enfin... C'est un ouvrage précieux. Je le garde. *(il remet le livre dans la malle)* Après tout, Etienne n'a pas si mal fait de me mettre sous les yeux ces reliquats de l'ancienne Abbaye... Voyons, qu'y a-t-il d'autre ?

*Agrippa d'Aubigné se penche sur la malle et en sort quelques livres qu'il reposera aussitôt. Derrière sa rudesse, on le sent très respectueux des œuvres de l'esprit.*

**Agrippa** : Tiens ! Rabelais ? Moi qui croyais que les docteurs en théologie avaient interdit ses livres... « Aphorismes d'Hippocrate et Art médical de Galien ». C'est de la médecine. Et une dédicace : « A Monseigneur Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais et bienaimé protecteur... 15 juillet 1532 ». Nous sommes en 1619. Ce livre a 87 ans. Il est très précieux, je le garde également.

*Le domestique revient avec une pile de livre qu'il manie avec précaution. Il marche lentement pour ne pas les faire choir.*

**Agrippa** : Merci Etienne. Fais attention. Pose mes ouvrages là.

*Agrippa indique à Etienne l'endroit où ce dernier doit poser les livres. Puis, il lui demande de lui apporter son manteau et sa ceinture.*

**Agrippa** : Très bien. Apporte-moi donc mon manteau et ma ceinture !

**Agrippa (s'adressant au domestique qui le ceint)** : Merci. Il faudra maintenant songer à préparer les chevaux. Brosse-les et donne-leur du foin. La route sera longue.

*Trois hommes armés traversent soudainement le public. Ils sont brusques. Parmi eux se trouve Constant, le fils d'Agrippa*

**Constant** : Hé ! Vous ne me dites pas « Au revoir » ?

**Agrippa (s'adressant au jeune domestique)** : Va-t'en, je reste seul avec lui. Je te rejoindrai plus tard.

*Constant s'agenouille devant son père, les deux autres hommes restent debout*

**Constant** : Bonjour Père.

**Agrippa** : Relève-toi !

**Constant** : Merci.

**Agrippa** : Ne me remercie pas.

*Un temps. Les deux hommes se jaugent. Les deux personnages qui accompagnent Constant ont la main sur le pommeau de l'épée et sont prêts à dégainer.*

**Agrippa** : Me crains-tu tellement que tu n'oses te présenter à moi qu'accompagné d'une escorte ?

*Constant adresse un regard à ses accompagnateurs qui eux semblent l'interroger sur ce qu'ils doivent faire puis il tourne la tête vers son père.*

**Agrippa** : Renvoie ces gens. Ils n'ont rien à faire ici. Tu n'as pas besoin d'eux pour me parler.

**Constant** : Laissez-nous, vous avez entendu, mon père veut un entretien seul à seul. Je vous rejoindrai.

*Les deux hommes se retirent. Agrippa et Constant se regardent un moment.*

**Agrippa** : Que veux-tu ? (*Constant ne dit rien*) Alors ?... J'attends.

**Constant** : Père, je voulais vous demander de revenir sur votre décision de vendre l'Abbaye.

**Agrippa** : Impossible. L'acte est signé. Je n'y reviendrai pas. Autre chose ?

**Constant** : Père, je n'ai sans doute pas été digne de la confiance que vous m'avez accordée...

**Agrippa** : Au fait ! Constant ! Viens-en au fait !

**Constant** : Rendez-moi la lieutenance de Maillezais. Obtenez du nouveau propriétaire des lieux qu'il me nomme. Je connais bien le pays et la forteresse et...

**Agrippa** (le coupe) : Et tu en as fait une boutique de faux monnayeur! Constant, il est hors de question que j'intercède pour toi et ce en aucune manière. Je t'ai nommé lieutenant de Maillezais voilà un an dans l'espoir que tu cesserais ta vie dissolue. Il n'en a rien été. C'est pourquoi cet hiver, je t'ai chassé. Sans difficulté d'ailleurs. Toi et tes hommes étiez incapables de procurer à ce lieu la moindre défense, trop occupés que vous étiez à prendre vos malins plaisirs. Le nouveau propriétaire comme tu dis n'est autre que le duc de Rohan, mon ami, mon compagnon d'arme, dévoué à la cause protestante. Et contrairement à toi, il n'a jamais trahi personne.

*Agrippa saisit son épée dans la malle d'armes ouverte et la range dans le fourreau qu'il porte à la taille. Puis, désignant son fils :*

Si j'ai refusé de vendre Maillezais au très riche duc d'Épernon, ce catholique qui avait juré ma mort, ce n'est pas pour mettre dans les pattes de Rohan un ennemi de la Réforme, un être parjure dont les seuls titres de gloire sont d'avoir imprimé de la fausse monnaie...

**Constant** (cynique) : Comme vous voudrez. Mais au moins mes billets circulent. Voyez-vous, père, nous avons deux visions différentes de l'imprimerie. J'utilise ce moyen moderne pour créer de la richesse ! De votre côté, vous préférez faire tourner une presse à bras d'où sortent des livres déjà interdits et que personne ne lira jamais. C'est un choix. Ai-je dit qu'il était mauvais ?

**Agrippa** : Tais-toi Constant. Te voir m'est difficile. T'entendre m'est insupportable. Tu n'as aucun honneur ni aucun goût littéraire.

**Constant** : La vérité vous fâche ? Je peux pourtant vous la dire crue : il est déplorable de voir l'ancien bras droit d'Henri IV rendu aussi bas. Vous m'accusez souvent d'avoir une mauvaise vie. Mais si je veux réussir, je sais que j'ai un exemple à ne pas suivre : le vôtre. La belle

affaire de vaincre sur les champs de bataille, si l'on n'en tire aucun profit ! A Loudun, Louis XIII était prêt à acheter votre fidélité au prix d'un million de livres et vous n'avez rien fait. Vous refusez l'argent d'Épernon. Sous quel prétexte d'ailleurs ? La paix n'est-elle pas signée entre catholiques et protestants... ? Et ici, n'accueillez-vous pas, dans le réfectoire, les anciens moines bénédictins pour qu'ils puissent continuer leurs offices ?

**Agrippa** : Tu parles de fidélité. Il n'est pas étonnant que personne n'ait cherché à acheter la tienne... Le roi ne t'en donnerait même pas un louis, car en tant qu'homme, tu ne vauds rien. Et il n'est pas un jour où je ne regrette que tu portes mon nom.

**Constant** : Prenez garde, Père ! Je suis venu ici en paix, pour vous proposer un marché...

**Agrippa** : Un marché ? Tu n'as rien à négocier.

Constant : Regardez-vous, Père. Vous êtes vieux et obligé de fuir on ne sait où... Personne ne veut de vous en France. Vous dites avoir des amis ! Bah ! Qui sont-ils ? Quelques vieux parpaillots qui ne font plus peur à personne. On vous appelle « Le Bouc du Désert »...

*Agrippa rit*

**Agrippa** : C'est peut-être là mon seul titre de gloire !

**Constant** : Réfléchissez au marché que je vous propose. Vous me renommez à la lieutenance de Maillezais et en échange, je travaille à votre protection et je vous assure une paisible retraite. (*désignant les malles empilées derrière Agrippa*) Avez-vous le choix ? Pensez-y Père ! Je défendrai l'honneur de la famille. Je lui redonnerai son lustre. Comme vous, auprès du défunt roi Henri IV, j'irai me hisser jusqu'à son fils Louis XIII. J'obtiendrai des faveurs de Richelieu.

**Agrippa** : Ce que tu dis est stupide. Dieu sait que je ne porte pas Richelieu dans mon cœur ! Mais même lui, pour s'entourer, ne choisit que des gens de valeur. Constant, je te le dis, je rêvais d'avoir pour fils un homme, je n'ai sous les yeux qu'un chien.

*Agrippa se tourne vers ses malles pour chercher une gourde. Au même moment Constant sort un couteau et court attaquer son père par derrière. Agrippa sort l'épée, se retourne et bloque son fils en lui mettant la pointe de l'épée sur le cou, ce qui arrête Constant qui trébuche et tombe en arrière.*

**Constant** : Je vous déteste !

**Agrippa** : Je sais de quoi tu es capable. Tu parles d'honneur. Tu agis en criminel. Tu voulais me poignarder comme tu as poignardé ta femme ? C'est ça ?

**Constant** : Taisez-vous. Vous ne savez pas les douleurs que m'a infligées cette femme infidèle.

**Agrippa** : La vie a-t-elle si peu de prix à tes yeux ? ... *Agrippa rengaine l'épée.* Je n'ai jamais tué par plaisir.

**Constant** : Peut-on vivre si longtemps dans les déserts du marais et connaître même le plaisir ?

**Agrippa** : Qu'en sais-tu ? Oui. J'ai été heureux ici. *(Montrant ses malles)* Jamais, je n'ai tant écrit. Mais oui, « c'est un désert, comme tu dis, refuge ordinaire de la pauvreté comme de la vérité. Là, il a fallu travailler sans pupitre, sans conseil de Doctes, avec peu de mémoire et peu, exprès ». *(Adressant un regard à sa malle de livres puis à l'abbatiale)* Mon plus grand regret est de ne pas avoir vu l'abbaye dans toute sa splendeur. La faute en revient à nos guerres de religion.

*Constant se relève lentement et écoute son père qui visiblement est pris dans ses pensées*

**Agrippa** : Voilà trente années que j'arpente ces terres, de Maillezais à Maillé, avec pour seul refuge le Fort Dognon que j'ai fait construire là-bas. *(Agrippa adresse encore un regard à ses livres)* J'ai été heureux, oui. Mais il est temps que je me retire. *(Considérant tout d'un coup Constant qui l'écoute)* Que peux-tu bien comprendre ?

**Constant** : Je vous écoute.

**Agrippa** : Pars Constant, pars !

**Constant** : Pas avant que nous ayons conclu notre marché.

*Agrippa fulmine devant l'incompréhension de son fils*

**Agrippa** : Es-tu sourd ? Je t'ai dit que je ne passerai aucun marché. *(Méprisant)* Retourne en prison. Là est ta place. Tu y passes bien la moitié de ton temps ?

*Agrippa recule. Constant sort l'épée.*

**Constant** : Mesurez vos mots !

**Agrippa** : Crois-tu que j'ignore ce que tu dis dans tout le pays ? Que tu vas me mettre en pièce et me chasser définitivement ?

**Constant** : *(Au bord des larmes)* Vous ne m'avez jamais compris. Mais j'attendais ce moment. Battez-vous !

*Constant entame le combat, désespéré. Agrippa dégaine. Un duel commence.*

**Agrippa** : *(En se battant)* Tu te bats comme Maître Jean t'a appris mais tu manques d'agilité !

**Constant** (*En se battant*) : Je détruirai vos livres. Je détruirai votre fort. Je ne vous devrai rien!

**Agrippa** : Je t'ai tout donné! Je t'ai élevé comme un prince, je t'ai donné les meilleurs maîtres en toutes sortes d'exercices.

**Constant** (*dans un dernier effort en criant*) : Aaaah tu vas mourir!!!

*A ce moment Agrippa désarme Constant. Il récupère l'épée de son fils et le menace.*

**Agrippa** : Va-t'en Constant. Va-t'en !

*Constant s'écroule à genoux, pose une main à terre.*

**Constant** : Ne m'aimeras-tu donc jamais?

**Agrippa** : Fais ce que j'attends de toi et j'essaierai de t'aimer.

*Agrippa aide Constant à se relever et lui rend son épée.*

**Agrippa** : Je pars à Genève.

**Constant** : Adieu Père. *Avec colère et chagrin il retransverse le public, en disant à celui-ci : Poussez-vous! Poussez-vous!*

*Agrippa reste seul. Il porte la main à son ventre. Il est blessé. Il se rend compte qu'il a du mal à bouger. Il s'adosse à son paquetage. Il observe les œuvres qu'il a écrites, posées sur la grande malle. Il soupire et il se met à réciter quelques vers des Tragiques...*

« Va Livre, tu n'es que trop beau  
Pour être né dans le tombeau  
Duquel mon exil te délivre ;  
Seul pour nous deux je veux périr :  
Commence, mon enfant, à vivre  
Quand ton père s'en va mourir.  
Encore vivrai-je par toi,  
Mon fils, comme tu vis par moi ;

Pauvre enfant, comment parais-tu  
Paré de la seule vertu ?  
Car, pour une âme favorable,  
Cent te condamneront au feu ;  
Mais c'est ton but invariable  
De plaire aux bons, et plaire à peu

**Agrippa** : .... Ah que n'ai-je vécu cent ans plus tôt ! Au temps heureux de François Rabelais...« Je traîne une triste vie en un temps lamentable. »